

la compagne inséparable de la reine de France.

Philippe, de jour en jour plus affectionné à la jeune reine, chérissait tout ce qui pouvait lui plaire, ses fleurs, ses tableaux, et son ménestrel Adénèz. Il accordait tout à ses demandes, et Marie employait son influence à réparer le mal que faisait Pierre Labrosse.

Elle eût pu aisément le renverser de son poste éminent, si elle eût voulu faire de l'intrigue; mais elle se bornait à ses devoirs d'épouse et de mère, car elle venait de donner un fils au roi. Philippe, dès lors sembla partager sa tendresse entre sa femme, Louis d'Évreux, le premier enfant qu'elle mettait au monde, et Louis de France, fils aîné de sa première épouse. Ce jeune prince, qui devait hériter du trône et qui avait bientôt 10 ans, donnait, par la vivacité de son esprit et l'excellence de son cœur, les plus hautes espérances. On ne lui trouvait qu'un tort, c'est que (par l'effet sans doute d'un instinct qu'on ne saurait définir) il ne pouvait souffrir Pierre Labrosse.

Un autre léger chagrin du roi était causé par une sorte de défiance que son ministre semblait montrer pour la reine. Cet homme, avec son ame basse, se figurait sans cesse, parce qu'il le méritait, que la reine le perdrait un jour. Des bruits couraient aussi, peu surprenans alors, contre les habitudes de Marie de Brabant, qui, s'occupant quelquefois de physique et de sciences curieuses, passait, dans l'esprit de certaines gens, pour une jeune magicienne. On se disait même à Poëlle qu'elle avait fusciné, par la puissance de la sorcellerie, le cœur de son époux, et que les fleurs étrangères cultivées par elle à Vincennes servaient à ses enchantemens.

Philippe riait de ces accusations; mais la défiance de son favori à l'égard de la reine et l'aversion de son fils pour Labrosse ne laissaient pas de l'affecter. A part ces deux circonstances, Philippe était heureux, lorsqu'un événement affreux vint lui déchirer l'ame, sans que le moindre pressentiment l'eût fait craindre, et dans le tems même où il saluait avec ivresse le beau printemps de l'année 1277.

Un matin, il n'y avait pas une heure qu'il venait de quitter son fils aîné, ce jeune prince si animé et si charmant: on vint subitement lui annoncer qu'il était mort. Il accourut, hors de lui, auprès du cadavre, ne pouvant croire à un coup si funeste. Il trouva tous les traits de son fils décomposés; les traces du poison se révélèrent; des cris d'horreur se mêlèrent aux larmes du désespoir.

La fureur paternelle demandait vengeance; d'offensantes rumeurs se répandaient sourdement, sans oser encore approcher des oreilles du roi. Le jeune prince avait déjeûné le matin avec Marie de Brabant; un reste de liqueur empoisonnée s'était trouvé dans la coupe où il avait bu; le laurier-rose et d'autres plantes inconnues avaient produit, disait-on, le venin magique.

Le soir de ce jour-là, devant les pairs assemblés, Pierre Labrosse, baron de Luxeuil, accusa formellement la reine Marie d'avoir empoisonné, comme marâtre, le fils aîné du roi, avec projet, sans doute, de faire mourir les trois autres, pour placer ses enfans sur le trône. Les soupçons de magie qui planaient sur la reine grandirent aussitôt. Philippe, que la douleur avait éterné, ne dit pas un mot pour empêcher Labrosse de donner des gardes à Marie de Brabant; et l'instruction de ce grand procès fut commencée par les pairs de France.

Les circonstances que nous avons indiquées parurent des preuves formidables; il y avait,

d'ailleurs, si peu de personnes qui eussent intérêt à ce crime, que les juges peu à peu furent amenés à en croire Marie coupable. Philippe, dans une grande perplexité, aimant toujours l'accusée, mais n'osant repousser l'horrible imputation, alla voir la reine dans sa prison. Ses préventions se dissipèrent au seul aspect de la princesse. Elle lui raconta les trois prédictions de la récluse: le péril était venu. Le malheureux roi quitta la prisonnière, persuadé de son innocence. Mais comme, en se défendant, elle n'avait accusé personne, quand Labrosse l'assura qu'il était charmé par maléfices et sorcelleries, il le crut à son tour, imposa silence à son cœur, et laissa faire les juges.

Toutefois, lorsqu'il apprit que la reine était condamnée, comme meurtrière et magicienne, à mourir sur le bûcher, il ne voulut pas permettre l'exécution de cet arrêt de mort avant d'avoir consulté aussi cette béguine de Nivelles, dont le renom était célèbre en effet. On disait qu'à la science de prédire les choses futures, elle joignait le don de découvrir, sous leurs voiles épais, les secrets les plus cachés. Il lui envoya une ambassade de savans prélats et de pieux abbés, auxquels la sainte fille dit pour toute réponse: "Les juges ont mal jugé; pourtant la personne qui a fait le crime touche le roi de près."

Ces paroles un peu vagues jetèrent Philippe-le-Hardi dans de nouvelles incertitudes. Quelques historiens affirment qu'alors il alla lui-même incognito consulter la prophétesse. Mais, selon le plus grand nombre de chroniqueurs du tems, il se contenta de lui envoyer un second message, pour la prier de venir à Vincennes. Elle congédia les messagers en promettant de partir sous peu de jours.

La béguine de Nivelles, sachant que la vie d'une princesse de son pays était en péril, se mit en route en effet. Elle alla à pied, lorsque sur le chemin de Cambrai elle vit passer auprès d'elle, sur deux chevaux alertes, un jeune moine vêtu de blanc, accompagné d'un écuyer, et suivi d'une grande levrette. Le moine s'arrêta en reconnaissant le costume de la béguine, et lui demanda où elle allait.—A la cour de Vincennes, dit-elle.—Nous allons de ce côté-là, bonne sœur, reprit le moine blanc: fiez-vous à nous, si vous êtes pressée. Vos pieds vous conduiront moins vite que le palefroi de notre écuyer Gaspard.

Sans répondre un mot, la béguine s'approcha de l'écuyer, monta en croupe derrière lui, et les trois personnages galopèrent vers Paris.

Le roi attendait impatiemment la béguine, qui arriva enfin, ayant quitté ses guides aux portes de la capitale. Elle demanda à parler à la reine dans sa prison; après quoi, elle déclara devant les juges que Marie était innocente, mais que le coupable ne pouvait encore être découvert.

On s'était préparé à des prodiges; on ne vit dans le langage de la béguine qu'une bienveillance intéressée. Le roi, croyant avec douleur à la sorcellerie et aux enchantemens de son épouse, partit pour Paris, laissant aller à justice, mais recommandant aux pairs de ne point exécuter l'arrêt sans avoir consulté le jugement de Dieu.

On dressa donc aussitôt, devant le château de Vincennes, au milieu de l'avenue qui allait droit à Paris, un vaste bûcher. Les juges se placèrent sur une estrade; on amena la reine vêtue de noir; et le héraut cria: "Voici Marie de Brabant, accusée d'empoisonnement et de magie. S'il se trouve un chevalier qui veuille la défendre et combattre son accusateur, la lice est ouverte pour le jugement de Dieu."

Le silence seul répondit à ce cri, qui fut répété trois fois, d'heure en heure, pendant que

deux bons religieux consolèrent la victime, abandonnée de son époux, abandonnée même de son frère Jean, à qui elle avait écrit et qui ne lui avait pas répondu. La foule était morne; les bourreaux eux-mêmes gémissaient, lorsqu'au troisième cri, avant qu'on eût enlevé la reine des bras de Blanche, son amie, pour la porter au bûcher, la béguine de Nevers qui tenait ses regards fixés sur le chemin de Vincennes (ce chemin allait jusqu'à l'abbaye Saint-Antoine, aujourd'hui l'hôpital), aperçut au loin un mouvement qu'elle semblait attendre; elle se retourna aussitôt vers l'estrade, et s'écria: "Le moine blanc! pairs de France, voilà le jugement de Dieu!"

Tout s'arrêta un instant; et d'abord arriva comme un trait l'agile levrette; puis au grand galop l'écuyer de Cambrai, qui lança un gantelet de fer aux pieds de Labrosse, lequel était à cheval et tout armé pour soutenir l'accusation; puis, deux minutes après, le jeune moine blanc sur son bon cheval. Il rejeta son capuchon et sa robe, sous lesquels il fit voir à l'assemblée un chevalier armé de toutes pièces, la visière baissée.

—Juges du camp, dit l'écuyer, mon maître a comme vous instruit le procès. Au nom de Dieu, de St. Michel et de St. Denis, sur son ame et sa conscience, sur la part de paradis promise à sa foi de chrétien, il atteste devant vous et jure par la sainte Vierge Marie, mère de Dieu, que la reine est innocente; et contre son accusateur, qui en a menti par la gorge, comme un félon et un lâche, le chevalier ici présent, armé de ses épérons d'or, sera le champion de celle que vous appelez la sorcière. Que Dieu lui soit en aide, comme sa cause est juste et sainte!

Le duc de Bourgogne et le comte d'Artois, qui se trouvaient parmi les pairs, étant venus reconnaître le chevalier et l'ayant déclaré gentilhomme, Pierre Labrosse ramassa le gant et entra en lice avec l'inconnu. Le combat, qui était un duel à mort, fut long et terrible. Si l'étranger était brave, le ministre de Philippe-le-Hardi était adroit. D'ailleurs, la victoire était d'autant plus difficile pour le jeune défenseur de la reine, qu'il ne voulait pas tuer le robuste accusateur avant de l'avoir contraint à se rétracter. Ce ne fut donc qu'après deux heures d'une lutte acharnée, que le chevalier inconnu parvint à renverser Labrosse, criblé de blessures, et à lui mettre le pied sur la gorge.

Alors l'infamé confessa que lui seul avait empoisonné le prince et voulu perdre la reine pour se débarrasser des deux obstacles qui gênent sa puissance. Il fut désarmé sur-le-champ, enmené la corde au cou et pendu à Montfaucon, pendant que le roi des ménestrels, ayant reconnu l'écuyer brabantin, était allé chercher à Paris Philippe-le-Hardi, qu'il ramenait dans les bras de sa femme. Philippe, désabusé, demandait pardon à la pauvre Marie, devant qui le chevalier inconnu, son brave champion, reparaisant bientôt, leva enfin sa visière.—C'était son excellent frère Jean de Brabant, prince qui prit sa part de soixantedix tournois. Il était loin de sa cour lorsqu'il avait reçu la lettre de sa sœur chérie; mais il était venu en toute hâte, et se réjouissait de n'être pas arrivé une heure plus tard.

(COLIN DE PLANCY.)

### Le panier de pommes.

Il y a bien des années que, dans le plus beau château de tous ceux qui bordent la Seine, s'élevait une petite fille, jolie, spirituelle, adorée de son père, de sa mère, et fort doucement gâtée par ses grands parens; elle pouvait à peine parler, que déjà les grandes dames et de vieux messieurs, toujours parés, s'empres-